

Le Péché d'Adam

(Gn 3)

— E —

Il se tait. Seul le feu qui crépite se fait entendre.

Après un temps de silence pour assimiler ce qui précède, il se replonge dans sa Bible.

Nous avons vu que le Seigneur Dieu a bâti la femme, voulant qu'elle soit le secours et l'appui de l'homme (selon Tb 8, 6). Quant à l'homme, nous savons qu'il doit s'attacher à sa femme et, avec elle, devenir une seule chair (selon Gn 2, 24). La croissance de l'humanité dans sa relation avec Dieu passe par un chemin de dialogue entre l'homme et la femme.

Ce dialogue terrestre entre l'homme et la femme sera une icône de ce dialogue que Dieu veut vivre avec son humanité (voir Ep 5, 22-33). – *insistant sur les mots qui viennent*– Car le Seigneur veut être au cœur de nos relations et y trouver sa joie.

Il désire que le dialogue soit un « Trilogue », un dialogue à trois ! Alors, « Par Lui, avec Lui et en Lui » – *insistant sur ces mots*– l'union de l'homme et de la femme pourra mûrir et tendre vers sa plénitude.

Tout cela se vivra au sein de la Création. Aussi nous est-il dit que Dieu plante un jardin en Éden et qu'il y place l'humain (selon Gn 2, 8). L'homme y vivra : il le travaillera et le gardera (selon Gn 2, 15).

Dieu met l'arbre de Vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal (selon Gn 2, 9). Et il confie alors une parole à l'homme pour l'orienter, pour qu'il puisse croître : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu n'en mangeras pas, car le jour où tu en mangeras, tu mourras – *pesant bien sur ce mot*– certainement » (selon Gn 2, 16-17).

L'humanité doit donc vivre avec cette parole. Ne pas l'accueillir, ne pas s'y conformer, c'est se couper de Dieu qui donne la vie, et du coup, c'est aller à la mort. Cette parole du Seigneur est donc à prendre très au sérieux. Elle n'est pas d'abord une menace. Elle dévoile la « logique biblique » : coupé de Dieu, de Celui qui est la Vie, je suis déjà dans la mort, un moribond en chemin vers la mort éternelle.

— X —

Vient alors ce récit dont nous avons vu précédemment qu'il nous révèle un mystère très profond de notre réalité, que toute notre vie ne pourra suffire à pénétrer. Réécoutons-le, pour enraciner tout ce qui en découle.

— E —

L'homme et la femme sont dans le jardin, invités à vivre de la Parole de Dieu. Ils pourront alors croître vers leur destin : la vie éternelle en Dieu.

Mais le serpent, nous dit le récit, le plus futé de tous les animaux des champs, s'adresse alors à la femme : « Ainsi, Dieu a dit que vous ne pouvez pas manger des arbres qui sont dans le jardin ? » (selon Gn 3,1-2). Or Dieu n'a pas dit cela ! Seul l'arbre de la connaissance du bien et du mal avait fait l'objet d'une interdiction de sa part. Le serpent tord sa Parole. Il se fait ainsi « l'adversaire de Dieu » : le « Satan », terme hébreu qui signifie « adversaire ». Le Satan, c'est celui qui s'établit « contre Dieu » et qui veut entraîner les autres, et donc l'homme, à sa suite.

Et voilà que la femme, plutôt que de lui rabattre le caquet, s'engage dans un dialogue avec lui, essayant même de nuancer ses propos : – *lisant dans le texte*– « Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin, mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas ; sinon, vous mourrez » (selon Gn 3, 2-3). Comme elle a mordu à l'hameçon, le serpent enchaîne : « Mais vous ne mourrez pas ! Dieu sait très bien que le jour où vous mangerez des fruits de cet arbre, – *insistant sur les mots qui suivent*– vos yeux s'ouvriront et vous serez « comme des dieux », connaissant le bien et le mal » (selon Gn 3, 4-6).

Tu entends : « Comme des dieux ! » Ces paroles ne peuvent que résonner en la femme qui s'est laissé séduire par ce discours : faite à l'image de Dieu, elle désire accéder à cette plénitude divine. Et voilà que le serpent lui dit que c'est possible : c'est là, à portée de main. Il n'y a qu'à prendre ! Il suffit de s'emparer de ce fruit pour être « comme des dieux ». La femme ne peut plus se retenir : elle prend du fruit de l'arbre et elle en mange. Et elle en donne à son mari qui en mange aussi. Lui, il n'a même pas discuté.

Et alors, leurs yeux s'ouvrirent... Et ils connurent – *suspendant quelques instants sa voix*– qu'ils étaient nus (selon Gn 3, 6-7). Ce n'est pas tout à fait le résultat escompté : ils devaient être comme des dieux, et les voilà tout nus : se découvrant dans leur petitesse, leur indigence, leur incapacité à être par eux-mêmes. C'est très différent de ce qu'avait promis le serpent.

Plutôt que de rester accroché à la Parole de Dieu, l'humain s'est tourné vers le serpent : vers une créature, et donc vers la création. Ainsi, le serpent est également l'expression de tout ce qui dans la création nous dit : « Pas besoin de Dieu pour te réaliser. Moi, je peux te suffire. » Et l'humain, en cédant à un tel discours, manifeste bien comment il veut se réaliser : devenir « comme Dieu », se réaliser pleinement, avec tout ce qui est à sa disposition dans la Création, mais en se passant de Dieu et de sa Parole.

En fait, notre vie humaine ne pourra suffire pour découvrir la profondeur du mystère qui est ici révélé. Car c'est de ceci que nous vivons encore. Ne croyons-nous pas qu'avec les richesses de notre monde, et notre intelligence, nous allons pouvoir nous réaliser totalement, vivre une sorte de béatitude divine : avec de nombreux avoirs, une forte personnalité, en se sentant bien dans son corps et dans sa tête, en partageant une relation amoureuse épanouie ou que sais-je.

Dès l'origine, l'humanité s'est détournée de Dieu et de sa Parole (selon Gn 2, 16 ; 3,11). Créé à l'image de Dieu, capable de l'accueillir pour croître avec lui jusqu'à sa destinée ultime, invité à dominer sur le créé, à gérer la Création et à se gérer lui-même selon ce que Dieu disait, l'homme a refusé. Le grand déboire de Dieu, c'est de se voir rejeté, Lui et son projet : il veut vivre avec l'homme, mais lui n'en a rien à faire ! Oui ! N'ayons pas peur de le dire ainsi : Dieu a mal ! Et notre peine humaine, même la plus forte et la plus juste, ne donnera jamais qu'une faible idée de cette « souffrance divine ».

Mais Dieu ne va pas en rester là. Le récit nous rapporte que le Seigneur Dieu appela l'homme : « Où es-tu ? » (selon Gn 3, 9). Dieu s'inquiète ! Ce n'est pas vrai ! Voilà que l'homme n'est plus en ma présence ! Et voici que notre Seigneur part à sa recherche. Depuis cet instant, Il court après l'humanité qui s'est coupée de Lui.

—X—

Elle est très importante cette petite question de Dieu : « Où es-tu ? » Elle nous révèle que ce n'est pas d'abord l'homme qui cherche Dieu. C'est

Dieu qui le recherche. À chacun de nous, à toi comme à moi, il adresse cette parole : « Où es-tu ? »

— E —

Et l'homme va lui répondre : « J'ai eu peur parce que je suis nu ; aussi me suis-je caché » (selon Gn 3, 10). Le fait qu'il réponde nous manifeste que si l'humain n'est plus dans la pleine présence de Dieu, il peut encore se laisser rejoindre par lui.

Le Seigneur Dieu va alors s'approcher de l'homme et lui parler : « As-tu mangé de l'arbre dont je t'ai commandé de ne pas manger ? » (selon Gn 3, 11). Mais l'homme va tout faire pour se débiter : « C'est la femme, celle que tu m'as donnée pour être avec moi, qui m'a donné de l'arbre » (selon Gn 3, 12).

Quand le Seigneur Dieu va s'adresser à la femme, elle va également tenter de se disculper : « C'est le serpent qui m'a séduite » (selon Gn 3, 13).

Le Seigneur Dieu va alors s'adresser au serpent : « Parce que tu as fait cela, maudit sois-tu ! Parce que tu as voulu entraîner l'humanité dans la poussière, tu l'auras cette poussière ! Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie » (selon Gn 3, 14). Tu l'avaleras cette poussière dont tu as voulu repaître l'homme. Ne lui as-tu pas laissé croire qu'il pouvait se réaliser en se tournant vers cette poussière de la Création ?

Dieu lui annonce aussi que d'une autre femme naîtra une descendance qui lui écrasera la tête (selon Gn 3, 15).

— X —

Les chrétiens voient Marie en cette femme et, en sa descendance, Jésus Christ, son fils ⁽¹⁾. – *Plongeant alors dans une Bible qu'il a prise d'une étagère, il cherche un texte bien précis* – Le dernier livre de la Bible, l'Apocalypse de saint Jean, nous parle d'elle : – *et il lit alors*– « enveloppée du soleil, ayant la lune sous ses pieds et douze étoiles qui couronnent sa tête. Elle met au monde un enfant qui doit mener toutes les nations. L'enfant est enlevé auprès de Dieu. La femme se réfugie au désert, tandis qu'un grand combat a lieu – *lisant alors plus lentement*– et

¹ Gn 3, 15 : Verset célèbre, appelé « Protévangile » dans la tradition, parce qu'on y entrevoit une première lueur de salut. Le grec a précisé : « c'est lui (un fils de la descendance de la femme) qui te visera... », d'où l'interprétation en faveur du Messie ; la Vulgate a écrit : « c'est elle (le femme) qui t'écrasera la tête », et ce texte a été appliqué à la mère du Messie, la Vierge Marie » (selon Émile Osty et Joseph Trinquet (*La Bible*, Éd. du Seuil, 1973).

que le dragon, l'antique serpent, le diable ou le Satan, comme on l'appelle, – *pesant sur les mots qui suivent*– le séducteur du monde entier, est jeté à terre. La domination est désormais au Christ, dit encore le livre, même si le dragon, sachant que ses jours sont comptés, achève de guerroyer contre le reste des enfants de la femme » (selon Ap 12). – *Relevant alors la tête*– Pour les chrétiens, ce combat avec les puissances des ténèbres, qui traverse toute l'histoire des hommes, ne s'achèvera qu'à la Fin des temps avec le retour glorieux du Christ.

— E —

Après s'être adressé au serpent, Dieu va parler à la femme, puis à l'homme. Sa Parole apparaît comme un long châtiment. Souvent on se méprend sur ce que Dieu fait ici. Non ! il n'est pas le sadique qu'on voudrait parfois nous faire croire.

Si châtiment il y a, c'est d'abord pour faire prendre conscience de la situation présente, conséquence inéluctable de ce qui vient de se passer.

Ainsi, lorsqu'il dit à la femme : « ... dans la peine tu enfanteras des fils » (selon Gn 3,16). Pourquoi ces paroles ? Parce qu'en se coupant de Dieu, il est difficile d'enfanter : « Toute la Création gémit et souffre les douleurs de l'enfantement », nous dit saint Paul (selon Rm 8, 22). De la femme de l'Apocalypse, il nous est dit qu'elle crie dans les douleurs de l'enfantement (selon Ap 12, 2). – *Posant lentement chaque mot de la phrase suivante*– Ce cri nous manifeste notre difficulté à enfanter le divin au cœur de notre humanité. N'est-il pas déjà pénible, pour chacun d'entre nous, de nous humaniser, de sortir de notre ego, de respecter les autres ? Et que dire alors de notre difficulté à accueillir la Parole de Dieu, à lui laisser prendre sa place en nous ? D'une certaine manière nous vivons tous cela, que nous soyons femme ou homme, mais c'est la femme qui le signifie le mieux : lorsqu'elle enfante.

Le Seigneur Dieu dit encore à la femme : « Ton désir sera tourné vers ton mari ; et lui dominera sur toi » (selon Gn 3,16). La relation de l'homme et de la femme est désormais soumise à des tensions : avec le désir qui accapare, avec la domination. Le dialogue des origines est chamboulé : parce que le dialogue avec Dieu est corrompu.

Il s'adresse ensuite à l'homme : « C'est avec grande peine que tu tireras la nourriture du sol. Il y germera des épines et des ronces. Et c'est à la sueur du front que tu mangeras ton pain » (selon Gn 3, 17-18).

Parce que tu as écouté la voix de la création plutôt que de m'écouter, tout est faussé. La création est maintenant rebelle et hostile, tout comme toi qui es rebelle et hostile à ma Parole, et donc à Moi. Tu devras combattre pour te nourrir et croître. Car plus rien ne va de soi quand on se coupe de ma présence.

Et il en sera ainsi, dit le Seigneur Dieu, « jusqu'à ce que tu retournes au sol, car c'est de lui que tu as été pris. Car tu es poussière et tu retourneras à la poussière » (selon Gn 3, 19). Tu t'es coupé de moi, qui t'anime de mon souffle (selon Gn 2, 7), de ma Vie. Tu n'es plus qu'un « glaiseux », un « terreux » qui retournera à la poussière de ce monde que tu as tant aimé.

Mais réécoute encore une fois la suite du récit. Il nous est dit alors qu'Adam appela sa femme « Ève », ce qui veut dire « la vivante » (selon Gn 3, 20). Adam dit de sa femme, qui exprime toute l'humanité dans la Bible, qu'elle est « vivante ». C'est comme s'il disait : « Nous, les humains, nous sommes bien vivants ! » Alors que Dieu vient de lui dire l'inverse ! Adam serait-il complètement dingue ? N'a-t-il pas compris qu'il va à la mort ? Te rappelles-tu pourquoi Adam dit cela ⁽²⁾ ?

En fait, à travers tout ce qui vient d'être dit, Adam découvre que Dieu vient reprendre l'humanité. – *Appuyant toutes les paroles qui suivent d'un geste qui exprime le mouvement descendant et ascendant de la Parole de Dieu*– Car avec sa Parole, Dieu descend là où l'humain a dégringolé, s'adressant à Adam, au verset 9 de ce chapitre, puis à la femme, au verset 13, et enfin au serpent, au verset 14. Sa parole s'abaisse jusqu'au niveau du serpent qui est radicalement détourné de lui. Et c'est là que Dieu annonce un sauveur qui écrasera le serpent. La Parole de Dieu, qui est alors ce châtiment que tu viens d'entendre, amorce une remontée, s'adressant à la femme, au verset 16, et ensuite à l'homme, au verset 17. Tu constates ainsi un mouvement descendant et remontant de la Parole de Dieu.

Le châtiment n'est donc pas là pour anéantir l'homme, mais bien pour le relever et le réajuster : car Dieu lui-même, par sa Parole, vient au cœur de la souffrance qui est maintenant là. Adam découvre en fait la « miséricorde » de Dieu. Ce mot « miséricorde » contient les mots « misère » et « cœur ». Dieu a donc à cœur la misère de l'homme : il y descend pour le reprendre et le ramener à Lui.

² C'est déjà expliqué dans le deuxième ouvrage, « *Par Lui, avec Lui et en Lui* », mais j'y reviens parce qu'il est essentiel d'avoir cette explication pour ouvrir à tout ce qui suit.

Cette Parole qui descend ici au sein de l'humanité détournée de Dieu, c'est déjà l'annonce prophétique de ce que le Christ accomplira : Lui, le Verbe de Dieu, se fera chair au cœur de notre humanité moribonde (selon Jn 1, 1, 14). Lui, de condition divine, s'anéantira, devenant semblable à nous, et il s'humiliera plus encore, jusqu'à la mort sur une croix (selon Ph 2, 6-8).

L'homme, en se coupant de Dieu, est tombé au fond du trou. Mais le Seigneur ne l'abandonne pas : car s'il a créé l'homme, c'est pour vivre avec lui. Et puisque l'homme s'est mis dans un borbier incommensurable, il s'abaisse lui-même, venant vivre au cœur de notre situation, restant ainsi fidèle à son projet initial.

C'est ce que fera le Christ, jusqu'à la mort sur la croix. Mais par la croix et la résurrection, il brisera le pouvoir de Satan et nous libérera (selon Rm 5, 20 b).

Voilà tout ce qu'Adam a déjà pu entrevoir ! Il saisit bien que la conséquence de son acte le voue à la mort ; mais dans le même temps il découvre que Dieu vient le reprendre au cœur de cet état mortel, pour le relever et lui rendre la vie. Voilà pourquoi il dit de sa femme, et donc de toute l'humanité, qu'elle est « vivante » : si elle accepte de se laisser reprendre par notre Seigneur.

Après un bref silence...

La suite du récit nous montre encore comment le Seigneur Dieu continue à être tout à l'homme. Il nous est dit qu'il fit à Adam et à sa femme des vêtements de peau et qu'il les en revêtit (selon Gn 3, 21). Il prend soin de l'homme miséreux. Il l'habille pour couvrir sa nudité, son indigence. Mais le vêtement que Dieu donne à l'homme sert aussi à lui montrer ce qu'il est devenu. Avant le péché – la rupture de l'homme avec Dieu–, l'homme était nu et, nous dit le récit, il n'avait pas honte (selon Gn 2, 25) : parce qu'il vivait en union avec son Créateur et qu'il était couvert par Dieu lui-même. Après le péché, il est revêtu d'un vêtement « de peau », et donc d'un vêtement fait avec un animal mort. Adam et Eve sont ainsi revêtus « de la mort ». Cet habit leur montre leur état. Il sert ainsi à réorienter l'homme, en le mettant face à la vérité de ce qu'il est devenu : un mortel (³ et ⁴). Mais cet habit que Dieu donne prépare également l'homme à

³ Ainsi, bien plus tard, Jean le Baptiste, qui vivra la pénitence au désert et qui invitera au repentir, rappellera la condition humaine en étant également revêtu d'un tel habit (selon Mt 3,4).

⁴ Adam et la femme avaient d'abord tenté de couvrir leur nudité par eux-mêmes : en cousant des feuilles de figuier – et non de vigne comme on l'entend parfois– pour se faire des pagnes (selon Gn 3, 7). Ce geste est important et il convient de l'examiner. Ils

pouvoir un jour recevoir un autre habit, définitif celui-là. Je vais y faire allusion dans quelques instants.

– Lisant dans le texte– Le Seigneur Dieu dit alors : « Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal ! Qu'il n'étende pas maintenant la main pour prendre aussi de l'arbre de vie ⁽⁵⁾ et en manger, et ainsi vivre pour toujours ! » (selon Gn 3, 22).

L'homme a donc la capacité de connaître le bien et le mal, même si c'est de façon désordonnée. Mais Dieu veut l'empêcher d'accéder à l'arbre de vie, parce que le fruit de cet arbre lui donnerait de vivre éternellement dans cet état corrompu qui est le sien maintenant. Ce n'est pas ce que Dieu veut avec l'homme.

Dieu mit alors l'homme en dehors du jardin d'Éden. En dehors de ce jardin, l'homme devra dorénavant cultiver le sol duquel il fut tiré (selon Gn 3, 23) et vers lequel il se tourna, afin de découvrir qu'il est destiné à autre chose que la terre.

cachent ainsi leur nudité, leur transparence – leur innocence– perdue. Ils ont perdu leur intégrité originelle, et ils veulent alors couvrir ce qu'il leur reste d'intégrité – car même s'ils se sont coupés de Dieu, ils restent à son image, mais dans une condition qui est dégradée–. Et comment couvrent-ils ce qui leur reste d'intégrité ? Avec des feuilles de figuier : d'un arbre qui produit de nombreux fruits mais dont beaucoup, surtout les premiers, avortent. Le figuier est un arbre biblique qui représente Israël qui pratique la Thora mais qui ne donne pas nécessairement le fruit attendu par Dieu (notamment en Lc 13, 5-9). Mais il peut déjà donner des fruits du sein d'Israël : ainsi, Nathanaël (en Jn 1, 45) qui est sous son figuier et qui exprime l'Israël qui pratique la Thora dans l'attente de son Messie. Mais pourquoi nos premiers parents prennent-ils des feuilles de figuier, alors qu'ils sont coupés de Dieu, qu'ils ne sont plus au niveau de sa Parole, puisqu'ils s'en sont détournés ? Parce qu'ils ont une certaine connaissance du bien et du mal – selon une tradition juive, l'arbre de la connaissance du bien et du mal était un figuier–. Ils sont en fait au niveau païen, ce niveau de l'humain qui est encore ouvert au divin même s'il n'est plus au niveau d'un Dieu qui se révèle, d'un Dieu qui parle, et du plus profond de leur situation, ils sentent instinctivement que ces feuilles de figuier sont un remède à leur mal. Ils utilisent ainsi un moyen qui est déjà du côté de ce que le Seigneur donnera plus tard, du côté de la Thora, ce qui renforce le fait qu'ils sont encore à l'image de Dieu, même si cette image est profondément dégradée du fait du péché des origines. Mais le Seigneur va ici leur donner un autre habillement, et à travers celui-ci il va d'abord vouloir leur signifier autre chose : qu'ils sont mortels, en voie de mort éternelle si Lui ne vient pas les sauver de la perte.

⁵ Il faut te rappeler ce que tu as entendu : que « Dieu mit l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal » (en Gn 2, 9). Il est donc double. L'homme a été à celui de la connaissance du bien et du mal – voulant s'accaparer la Sagesse divine qui ne peut se recevoir que de Dieu–, mais non à celui de la Vie.

Le Seigneur Dieu plaça les chérubins ⁽⁶⁾ à l'orient du jardin d'Éden, et la lame de l'épée qui tournait çà et là, pour garder le chemin de l'arbre de vie (selon Gn 3, 24).

Pourtant Dieu destine cet arbre à l'humanité. Ainsi, à la fin de l'Apocalypse de saint Jean, il nous est dit que ceux qui lavent leur robe pourront disposer de l'arbre de vie (selon Ap 22, 14).

Dans ce même livre, un peu avant, on parle de ceux qui ont été égorgés pour la Parole de Dieu ou pour le témoignage qu'ils ont rendu ; et on nous dit qu'ils reçoivent une longue robe blanche (selon Ap 6, 9-11). On y parle également d'une grande foule qui acclame l'Agneau de Dieu ; et tous sont vêtus de longues robes blanches qui ont été lavées et blanchies dans le sang de l'Agneau (selon Ap 7, 9-14). Et à la fin du livre, il nous est dit que les noces de l'Agneau ont lieu et que sa femme s'est préparée. Il lui a été donné d'être vêtue de lin fin, éclatant et pur (selon Ap 19, 7-8a).

Dans le baptême, ensevelis et ressuscités avec le Christ (selon Col 2, 12) ⁽⁷⁾, les chrétiens « revêtent » le Christ (selon Ga 3, 27). Ainsi revêtus, selon la volonté de Dieu, ils peuvent participer à la noce de l'Agneau (selon Mt 22,1-12) et avoir accès à l'arbre de Vie (selon Ap 22, 14). Un certain Hippolyte, dans une homélie sur la Pâque, nous dit qu'à la place du bois – l'arbre défendu du paradis –, le Christ enracine le bois – la croix – ⁽⁸⁾. L'arbre de vie du paradis terrestre nous a donc été rendu en la croix du Christ ! Et nous y trouvons la vie, puisque le Christ est la Vie (selon Jn 14, 6). C'est ce que nous dit également saint Ephrem dans un hymne : « Le fruit qu'en paradis Adam ne goûta pas fut aujourd'hui, sur vos lèvres, déposé en grande joie : c'est le corps de notre sauveur, qui fut préfiguré dans l'arbre : Adam, parce qu'il pécha, n'y put goûter » ⁽⁹⁾.

— X —

Restons encore sur ce récit qui n'a rien de banal. Que du contraire ! Il est capital pour comprendre tout ce qui va suivre. La Tradition chrétienne lui a toujours accordé une très grande importance. Selon elle, à travers ce récit, Dieu nous révèle l'origine du mal que nous vivons. Ce mal est profond. Il nous faut sans cesse en approfondir le mystère.

– *Ayant ouvert un livre de sa bibliothèque, il lit lentement* – Établi par Dieu dans un état de sainteté – quand il fut créé à son image –, l'homme séduit par le Malin, dès le début de l'histoire, a abusé de sa liberté, en se

⁶ Des êtres célestes. Nous y viendrons plus tard.

⁷ Nous reviendrons souvent sur ceci.

⁸ Hippolyte, *Homélie pascales*, Éd. P. Nautin, S.C. 27, 1950, p. 176.

⁹ Selon Dom Claude J-N. § É. de Solms, *Bible chrétienne*, 1*, Éd. Anne Sigier, 1982, p. 58.

dressant contre Dieu et en désirant parvenir à sa fin hors de Dieu. C'est ce qu'affirme l'enseignement de l'Église (¹⁰).

Les hommes se sont rebellés contre les paroles de Dieu ; ils ont méprisé son conseil, dira un psaume (selon Ps 107, 11). Comprends donc bien : ce n'est pas Dieu qui est l'auteur de ce qui est mal dans le monde. Dieu n'a pas fait la mort ; il ne prend pas plaisir à la perte des vivants (selon Sg 1, 13). C'est la folie de l'homme qui a contrarié sa destinée (selon Sg 19, 3 a).

Saint Paul (notamment en Rm 5, 12-21) nous enseigne que c'est le péché de l'homme qui est à l'origine du désordre de la Création, qui est à la racine de cette mort partout présente.

À la suite de saint Paul, l'Église a toujours enseigné que l'immense misère qui opprime les hommes, que notre inclination au mal et à la mort, ne sont compréhensibles – *pesant sur les mots suivants*– que si nous les voyons dans un lien avec le péché d'Adam (¹¹).

Le péché : un mot qu'on évacue souvent aujourd'hui ; parce qu'il nous gêne ! Mais qu'est-ce que le péché – car on va le retrouver dès le prochain récit– ?

Pécher, selon ce que nous en dit la Révélation, c'est manquer le but (¹²) que Dieu veut atteindre avec nous, qui est, je te le rappelle, de vivre une pleine communion avec chacun de nous, de vivre notre humanité et nous donner de vivre de sa divinité, de nous donner de devenir saint comme lui est saint (selon Lv 19, 2). On rate ce but lorsqu'on se coupe de sa présence et de ce qu'il veut vivre avec nous. Lui tournant le dos, on contrecarre alors son projet. Nous lui tournons le dos lorsque notre cœur est mal orienté : lorsqu'il est à l'écoute du monde ou de nous-mêmes. Ainsi, chaque fois que nous nous basons sur les créatures pour nous réaliser plutôt que, par elles, être en communion avec notre Créateur. Ainsi en est-il aussi du chrétien, chaque fois que dans ce qu'il vit, il n'est pas centré sur le Christ et sur sa Parole, ce qui arrive sans doute bien plus souvent que nous le pensons. Nous sommes et restons marqués par le péché et ses conséquences, jusque dans des actes apparemment très humains. Car le péché n'est pas simplement une mauvaise action. Le sens du mot est bien plus large ! – *Insistant sur les mots suivants*– C'est tout acte que je pose, même très généreux selon nos critères humains, mais qui n'est pas pleinement vécu en union avec Dieu : tous ces actes que je crois pourtant des actes d'amour, mais dans lesquels l'amour de moi-même domine, dans lesquels subsiste en sourdine une

¹⁰ Selon *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 415.

¹¹ *Ibid.*, n. 403.

¹² Le verbe hébreu qui est à la racine du mot « péché » signifie « manquer le but ».

exaltation de ce que je suis en train d'accomplir – une fierté à faire le bien, un mérite que j'estime me revenir, ou que sais-je –. Dans tous ces actes encore emplis de moi-même, le Seigneur ne peut prendre sa place. Le péché, c'est tout acte qui empêche Dieu de prendre toute sa place en moi. La pleine union de Dieu avec l'humain que je suis reste alors empêchée. Ce n'est pas pour rien que l'enseignement de l'Église insiste sur le fait que « tous les membres de l'Église, ses ministres y compris, doivent se reconnaître pécheurs. En tous, l'ivraie du péché se trouve encore mêlée au bon grain de l'Évangile jusqu'à la fin des temps ⁽¹³⁾. »

Par extension, tu peux comprendre que tout acte qui se veut humaniste, mais d'un humanisme en dehors de toute référence à Dieu, est, d'un point de vue biblique, de l'ordre du péché : parce qu'il est coupé de Dieu qui donne la Vie. Un tel acte, aussi généreux soit-il à nos yeux, est encore de l'ordre de la mort : quelle qu'en soit la qualité humaine, il ne peut donner que de l'éphémère qui va à la mort. Un tel geste est « péché », parce qu'il y a « absence de Dieu », absence de sa Vie avec ce grand « V » au sein de cet acte ; et la conséquence du péché c'est la mort. Il y a, ne nous en déplaise, un humanisme mortel, qui coupe de Dieu, de la Vie en Lui, et donc de la vie éternelle.

Il ne s'agit pas tant ici de juger la valeur des actes individuels ⁽¹⁴⁾, d'en relever la dimension, même positive – c'est-à-dire tout ce qui en eux est tendu vers ce qui dépasse radicalement l'homme, vers des aspirations de l'ordre de l'absolu, du divin–. Il ne s'agit pas non plus de les passer au crible des critères classiques – qui concernent la « matière », grave ou non, la connaissance et le consentement– pour en évaluer l'imputabilité ⁽¹⁵⁾.

Il s'agit plutôt ici, au regard de la Révélation et de la Tradition chrétiennes – au regard de ce que révèle le Christ à travers son corps l'Église, notamment à la suite de saint Paul–, de saisir que l'humanité entière est sous l'emprise du péché depuis les origines, et que nous vivons tous encore de ses conséquences. Il s'agit, au regard de Dieu et de sa sainteté, de se reconnaître pécheur ⁽¹⁶⁾. Il y a là un mystère, une réalité plus profonde que tout ce que nous pourrions en saisir. Il nous faut accueillir ce diagnostic de l'Église ⁽¹⁷⁾ pour bien nous ouvrir sur l'ampleur du remède

¹³ Selon *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 827.

¹⁴ Jugement qui d'ailleurs ne nous incombe généralement pas...

¹⁵ C'est ce que dit saint Paul (en Rm 5, 13) lorsqu'il écrit que « le péché n'est pas imputé quand il n'y a pas de Loi ».

¹⁶ Comme Simon-Pierre face au Christ en Lc 5, 8.

¹⁷ Notamment ce qu'en a formulé saint Paul dans sa lettre aux Romains (en Rm 5, 12 et suivants). Je ne reprends ici que le tout premier verset : « C'est pourquoi, de même que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et, par le péché, la mort, de même la mort a passé en tous les hommes, du fait que tous ont péché. » Il nous faut donc

nécessaire : la stricte nécessité du Christ pour nous en sortir et faire réussir le désir que Dieu nourrit depuis les origines.

Après s'être arrêté un court instant, il reprend.

Car l'Église affirme que diminuer l'importance du péché des origines, c'est porter atteinte, voire anéantir le mystère du Christ (¹⁸). Ce n'est qu'à la lumière de ce qu'il accomplit que nous pouvons saisir tout ce que ce récit contient. – *Insistant sur ce qui suit*– En effet, il a fallu que le Fils de Dieu se fasse homme et qu'il meure sur une croix pour que le pouvoir du mal, du Malin, soit brisé.

Jésus le proclame très nettement : Lui, le Fils de l'homme, est venu « chercher » et « sauver » ce qui était « perdu » (selon Lc 19, 10). On ne peut être plus clair ! C'est Lui qui vient ; c'est lui qui cherche – ce que notre récit suggère déjà quand le Seigneur dit à Adam : « Où es-tu ? » – ; c'est lui qui sauve ce qui est en perdition : c'est-à-dire « nous » – ce qu'a déjà compris Adam lorsqu'il clame que l'humanité vivra, alors qu'il va à la mort–.

Si je me suis attardé sur ce récit et sur ce que l'Église enseigne, c'est parce que nous avons ici le nœud de tout ce qui va se vivre entre Dieu et l'homme. Tu as déjà pu entrevoir le rôle central du Christ : pour les chrétiens, il est celui qui nous sauve de cette état de perdition.

Mais entre cet évènement et la venue du Christ, il va y avoir tout un cheminement pour que l'homme puisse accepter ce que Dieu veut maintenant accomplir.

— E —

Tu peux maintenant comprendre pourquoi cette histoire de l'humanité que tu es en train de découvrir est appelée « Histoire du salut » : c'est l'Histoire de Dieu qui recherche l'humanité, qui descend au cœur de notre misère pour nous sauver.

accueillir que ce péché originel est à la fois individuel et collectif : parce qu'en Adam tous les hommes de toutes les générations sont déjà contenus – comme le gland qui contient déjà tout le chêne, même si celui-ci n'est pas encore exprimé–. Tous les hommes sont de ce fait marqués par l'attitude d'Adam et ils en vivent les conséquences, un peu comme le père qui a dilapidé ses biens et fait des dettes au point de ne plus pouvoir payer son loyer. Il finit par se retrouver à la rue, et avec lui, tous les siens. Ces derniers sont bien obligés d'assumer la situation.

¹⁸ Selon *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 389.

Tu sais que tu es marqué d'une condition pécheresse et mortelle qui doit être radicalement transformée. Dieu te révélera sans cesse que ta mort n'est pas la fin de tout. Par lui, par sa Parole – son Verbe–, ta vie mortelle peut devenir « le lieu même de l'émergence à la Vie plénière. »

Reconnaître ta condition de pécheur selon ce que nous en disent la Révélation et la Tradition n'est donc pas une calamité. Bien au contraire ! Les grands saints de l'Église étaient sans doute les plus sensibles à cette condition qui nous marque. Ils faisaient leur le psaume de David qui dit : « Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour, selon ta grande miséricorde, efface mon péché. Oui ! Je connais mon péché, ma faute est toujours devant moi. Contre toi, et toi seul j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait » (selon Ps 51, 1-3). Mais vivre dans cet état d'esprit n'avait rien de déprimant pour eux : parce qu'ils croyaient que c'est au cœur de leur misère ainsi reconnue que le Seigneur pouvait agir et les transfigurer. C'est ce que proclame d'ailleurs la fin du même psaume : « Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est un esprit brisé ; tu ne repousses pas, ô mon Dieu, un cœur brisé et broyé » (selon Ps 51, 19). Vivre en pécheur repentant les rendait donc joyeux, parce qu'ils étaient persuadés que même « si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur » (selon 1 Jn 3, 20).

— X —

Quelque chose me taraudait ! Comment un tel Dieu, qui soit vraiment Dieu, pouvait-il avoir tant de mal avec ce bout d'homme que nous étions ? Comment pouvait-il avoir de telles difficultés à se faire accepter ? Pour un Dieu « infiniment plus grand que toutes ses créatures », « Tout-Puissant » diront certains, c'est quand même bizarre !

— E —

Très bonne réflexion ! Mais il y a plus encore : comment comprendre un Dieu « Tout-Puissant », dont on affirme qu'il n'abandonne pas sa créature ⁽¹⁹⁾, dont il est dit au livre de la Sagesse, « Comment une chose pourrait-elle subsister si toi, Dieu, tu ne le voulais » (selon Sg 11, 25), et qui laisse subsister le mal et la mort... Un Dieu qui crée, qui « peut tout » et qui laisse mourir des innocents, des millions d'innocents. Ce n'est pas pour rien que certains se sont exclamés : « Parce qu'Auschwitz existe, Dieu n'existe pas ! »

¹⁹ Selon *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 301.

Mais ce n'est pas parce que le mal existe que du coup Dieu n'existe pas. Ce qui nous dérange, c'est le fait que nous ne parvenons pas à concevoir que Dieu puisse être et laisser proliférer tout ce mal. Et c'est vrai qu'ici se pose la question : qu'est-ce que ce Dieu qui laisse faire cela ?

Mais comment le découvrir, ce Dieu si, a priori, nous estimons qu'un tel Dieu ne peut pas exister ? Et comment alors pouvoir entendre quelque chose de lui, si nous refusons d'emblée ce qu'il veut nous dire ? N'as-tu pas souvent remarqué qu'on condamne Dieu avant même qu'il n'ait ouvert la bouche ?

Tant que tu agis de cette façon, tu ne risques pas d'entrer dans ce qu'il pourrait te dire. Accepte une bonne fois de mettre momentanément ton avis de côté et d'écouter ! Alors, peut-être pourras-tu entendre ce qu'il veut nous révéler de ce mal. Tu pourras même découvrir comment il le vit. Oui ! Dieu n'élimine pas le mal d'un coup de baguette magique. On voudrait bien qu'il en soit ainsi, surtout dans notre mentalité où on aime éluder les difficultés, les refouler, et cela, même si la psychologie nous enseigne qu'il faut « assumer » plutôt que refouler. Cette discipline n'a d'ailleurs fait que confirmer le contenu de la Bible depuis les origines. Tout thérapeute sérieux te dira que pour tendre vers la guérison psychique de certains traumatismes, il faut descendre en soi et retraverser la souffrance refoulée, et donc « assumer » ce qui a été enfoui et caché au plus profond de nous. Et bien ! Dieu, lui, va « assumer » de la même façon : il veut rétablir l'homme pour l'amener au niveau auquel il était destiné ; et pour cela il va faire avec ce qui est là, avec ce mal. Même si apparemment il le laisse être, tu vas découvrir qu'il descend au cœur de ce mal, qu'il y agit, mais d'une façon qui nous désarçonne tous, nécessairement. Aussi faut-il bien s'accrocher pour entrer dans ses vues et pour découvrir comment il intervient efficacement au cœur de ce mal ; car ses pensées ne sont pas nos pensées et ses chemins ne sont pas nos chemins (selon Is 55, 8).

— X —

Sortant un autre livre de sa bibliothèque, il recherche un passage.

Avant d'aller plus loin, je tiens à te lire ce petit extrait de saint Irénée de Lyon : « Si tu es l'ouvrage de Dieu, attends donc la main de ton artisan qui fait tout au temps opportun... Présente-lui un cœur malléable et docile ; garde la figure que t'a donnée l'artisan, en restant bien humide, de peur qu'en te durcissant tu ne perdes la trace de ses doigts. En gardant l'empreinte qu'il t'a donnée, tu croîtras vers la perfection... Sa main t'a fabriqué, elle t'ornera à l'intérieur et à l'extérieur... Mais si en te durcissant tu te dérobes à son travail et lui reproches de t'avoir fait homme, ton

ingratitude envers Dieu te prive à la fois de son art et de la vie. Le propre de la bonté de Dieu est de faire ; celui de la nature humaine, d'être faite. – *Insistant sur ce qui suit*– Si donc tu lui donnes ce qui es tien, c'est-à-dire ta foi en lui et la soumission, tu recevras en retour l'effet de son talent et tu seras une œuvre de Dieu achevée. Mais si tu ne crois pas en lui et fuis sa main, c'est en toi, qui n'as pas obéi, que sera la cause de ton imperfection et non pas en celui qui t'a appelé » ⁽²⁰⁾. On n'aime pas trop ce genre de texte aujourd'hui : se laisser modeler ; accepter de s'en remettre à la main de Dieu ; ne pas être l'unique maître de son destin. Cela manifeste bien notre mentalité, et l'actualité du récit biblique que tu viens d'entendre.

²⁰ Selon Saint Irénée : dans J. Goldstain, *Création et Péché*, Cahiers de la Pierre-Quivire, D.D.B., 1968, p. 37-38.

